

Billet¹



*La terre est dure mais
pleine de possibles*



Parcours

Les parcours de quelques jeunes qui ont fréquenté le projet « alphabétisation et mise en apprentissage » de Point d'appui, me paraissent refléter les chances et les difficultés qui les jalonnent. Les voici.

Amadou s'inscrit au cours d'alphabétisation et de mise en apprentissage de Point d'appui. Il a alors seize ans. Il a abandonné l'école, pour laquelle il n'a jamais montré qu'un intérêt très mesuré. Il n'a pas manifesté plus d'attention pour l'école coranique que son beau-frère dirige, dans la concession même de sa famille. Les premiers mois, il fait un parcours sans faute. Puis, apparaissent des absences, des retards, un relâchement dans son travail. Un jour, sa famille m'alerte. La veille, in extremis, deux hommes de sa famille l'ont fait descendre d'un camion qui s'apprêtait à l'emmener en Libye.

Dans son quartier, à Toudou, à côté du kanti² de Moussa, près de la pompe où l'on vend l'eau, il y a une concession entourée d'un haut mur. Le mur signale l'aisance et la hauteur, le désir de discrétion. Ce sont des Toubous qui l'habitent. Les gens disent les voir aller et venir, mais ne pas les connaître. C'est par ses nouveaux amis qu'Amadou a entendu parler de la possibilité de se rendre en Libye, sans payer le voyage, et de gagner beaucoup d'argent. On se renseigne. On apprend qu'on conduit les jeunes dans une des villes près de la frontière, Sabha, Gatroun ou Ghat, selon où le chauffeur fait ses affaires. Arrivés en Libye, les jeunes sont emmenés dans une « gidan bashi », littéralement, une maison de crédit. Là, des patrons viennent chercher des manœuvres, des domestiques ou autres, selon leurs besoins, et négocient le prix du jeune avec le chauffeur. C'est à lui qu'on verse le salaire et le jeune ne sera libre que lorsqu'il aura payé le prix de son voyage. S'il est rendu à la liberté ! Car on entend plusieurs témoignages de parents qui n'ont plus de nouvelles de leurs enfants depuis leur départ, il y a plusieurs mois. On a entendu parler d'un père, désespéré, venu de la brousse, qui a cherché son fils partout. Lorsqu'il a appris les circonstances de son départ en Libye, il a supplié le chauffeur de lui donner des nouvelles, un contact. Mais il a dû reprendre la route de son village sans renseignement. Les gens racontent que des policiers sont au courant de ce trafic de jeunes, mineurs pour la plupart. Ils supposent que quelques libéralités suffisent pour leur fermer les yeux. Point d'appui a signalé l'affaire à la justice, mais nous restons sans nouvelle.

Amadou poursuit son apprentissage en mécanique quelque temps, mais ses absences sont fréquentes et il finit par ne plus y aller, tout en ayant quelques velléités de reprendre. Il fréquente encore les cours d'éducation scolaire, avec irrégularité. Les diverses interventions du chargé du suivi des apprentissages, de l'éducatrice en alphabétisation, du chef de garage, de sa famille, n'ont pas eu raison, jusqu'ici, de sa motivation fluctuante. Peut-être, le tout récent décès de son père va-t-il lui faire sentir qu'il est seul responsable de sa vie.

Mariama a rejoint le cours d'alphabétisation et l'apprentissage en couture alors que le programme était commencé depuis quelques semaines. Elle vient de la ville de Tahoua. Elle a dix-sept. Elle habite chez son frère, enseignant, qui a demandé à sa famille qu'elle puisse venir vivre chez lui. Elle n'a jamais fréquenté l'école. Son frère a entendu parler de notre projet et il demande son admission. On accepte, à la condition

¹ Les opinions émises dans ce billet n'engagent que leur auteure et en aucun cas l'association Point d'appui.

² La boutique, l'épicerie.

qu'il soutienne son travail scolaire à la maison, jusqu'à ce qu'elle rattrape les autres élèves. Mariama vient souvent en retard et elle fait l'objet de quelques observations. Lorsque l'enseignante en alphabétisation lui fait remarquer qu'elle a choisi, comme amies, des filles peu ponctuelles au cours, elle adopte un autre comportement. Elle devient une élève remarquablement assidue. En couture, son attitude est aussi très appréciée. Elle termine les dix-huit mois de formation sans problème et reçoit l'attestation de Point d'appui. On la remarque tout spécialement lors de la fête que les élèves ont organisée pour la fin de la formation. Elle s'est habillée et maquillée avec soin, dans un tout nouveau look. Elle est enjouée, fait venir un photographe pour immortaliser ces moments de joie et de détente. Elle danse beaucoup. Bref, elle s'éclate. On sent que c'est « sa » journée. Il est question qu'elle retourne à Tahoua, mais rien n'est décidé.

Dans la suite, j'apprends, par son enseignante, à qui elle s'est confiée, qu'elle ne souhaitait pas retourner à Tahoua, car elle n'avait pas envie de s'engager dans le mariage que sa famille lui proposait. Mais l'enseignante lui a conseillé, comme l'aurait fait toute mère de famille avisée, de ne pas s'opposer aux projets de ses parents. C'est ce qu'elle a fait. Alors, je me suis souvenue du cours d'ethnologie de la parenté et du professeur qui assurait, devant un public d'étudiants dubitatifs, que de toutes les civilisations et de tous les temps, notre société occidentale actuelle était la seule à pratiquer le mariage par amour.

Issa a vingt-et-un an lorsqu'il entame son apprentissage de mécanicien et suit les cours d'alphabétisation. Ses parents vivent dans le sud, à Maradi. Il est venu rejoindre son frère aîné à Agadez et il a travaillé avec lui à l'aéroport, comme manœuvre.

Très motivé, il devient le meilleur élève du cours, bien qu'il soit le seul à ne jamais avoir fréquenté l'école. Mais les débuts de son apprentissage sont difficiles. Il rencontre des problèmes avec le fils du patron du garage et, au fil du temps, les choses s'aggravent. Il songe à arrêter. Mais, finalement, il écoute les conseils du suivi des apprentissages et « fait la patience ». Après plusieurs mois, il s'impose comme un excellent apprenti et en remontre à son rival. On est très content de lui décerner une attestation de fin de formation. Il poursuit son travail dans le même garage.

Mais Issa n'en a pas fini avec nous. Il veut absolument apprendre le français. Il vient dans notre classe de deuxième chance le vendredi, son jour de congé, et prend ce qu'il peut des cours ainsi glanés. Les deux années suivantes, après un arrangement avec son chef de garage, il suit les cours à peu près complètement, jusqu'en février, tout en travaillant encore quelques heures au garage. Il se prépare pour les examens d'obtention du certificat, qui signe la fin du parcours scolaire primaire. C'est alors qu'il fait un séjour à Maradi, pour rester au chevet de son père, malade. Ce dernier décède après quelques semaines. Pendant cette période, Issa me donne régulièrement de ses nouvelles et annonce une date de retour.

Mais nous ne le reverrons plus au cours. Plus tard, nous apprenons qu'il est revenu à Agadez. On sait qu'il a tenu plusieurs places de travail, toujours dans des garages. Son téléphone ne répond plus. Il a fallu de longs mois pour qu'il reprenne contact. Quand il a vu qu'on ne lui tenait pas rigueur de sa défection et de son silence, il a donné très régulièrement de ses nouvelles, par des messages ou des visites. Il m'a confié que le décès de son père l'avait beaucoup troublé. Il a été engagé par les Chinois, qui font de la prospection à Azelik, dans le nord, pour trouver de l'uranium. Il a d'abord travaillé comme manœuvre dans leur garage, puis il a rapidement gravité les échelons lorsque ses chefs ont vu ses compétences. Il assume des responsabilités et reçoit un salaire de 100'000 FCFA, environ 200 francs suisse, ce qui est un bon salaire pour un métier manuel.

Sa mère est venue rejoindre ses deux fils à Agadez, avec ses autres enfants. Il se soucie de leur bien-être et pourvoit à leur entretien, avec son frère. Le travail à Azelik a été interrompu et il a passé plusieurs mois à Agadez. Il a retrouvé du travail dans le garage où il a fait l'apprentissage et il a suivi les cours de théorie mécanique que Point d'appui organise. Les Chinois ont repris leur prospection et l'ont rappelé. Il est reparti, car il a besoin d'argent pour aider sa famille, même s'il aurait préféré rester auprès d'eux. Il m'envoie des messages chaque semaine.

Certains ont tant de courage ; leurs obligations ne les écrasent pas, elles les grandissent. Restent les plus fragiles, dont il faut s'occuper avec patience, dans ce monde difficile où le travail est rare et les salaires bas, ne laissant aux jeunes que la perspective de lutter quotidiennement pour ne pas avoir trop faim. Parmi eux, certains préfèrent croire à n'importe quel mirage. On dirait que leur crédulité les protège d'une réalité insupportable.